

**Formation Apertura-Arcanes**

*Idéal, idéalisation, idéologie*

**Strasbourg le 16 avril 2021**

## **L'inconscient freudien : une utopie nécessaire ?**

*Jean-Louis Doucet-Carrière*

*« Moïse pour l'autel cherchait un statuaire ;  
Dieu dit : "Il en faut deux" ; et dans le sanctuaire  
Conduisit Oliab avec Béliésél.  
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel. »  
Victor Hugo, La Légende des siècles.*

L'argument proposé aujourd'hui à notre réflexion me paraît d'une grande actualité. L'idéologie y est présentée, à juste titre, comme un fait producteur de notre discours. La question qui se pose bien sûr est de savoir quelle est l'idéologie qui, à ce jour, produit ou quelquefois formate notre discours. L'idéologie religieuse paraît en grande perte de vitesse si ce n'est sous sa forme la plus outrancière, elle semble vouloir être remplacée par une idéologie laïque qui prend le risque parfois de n'en être que le miroir dans l'outrance ; le marxisme a du mal à survivre à l'expérience communiste, l'écologie paraît désormais rentrer dans une dialectique musclée avec l'idéologie scientifique et l'idéologie néo-libérale. Je rappelais récemment que si on a pu parler de « La fin de l'histoire » qui promettait l'avènement mondial de la démocratie libérale, on peut penser, qu'à rebours, ce concept augurait plutôt du retour d'idéologies archaïques d'un côté, et de l'autre de l'effondrement des idéologies humanistes classiques. Je retiendrai donc surtout, pour ne pas alourdir mon propos, les idéologies écologistes, scientifiques et néo-libérales. La crise sanitaire que nous traversons douloureusement, vient pointer en quoi ces idéologies viennent s'échouer sur le littoral de notre actualité. Non point que, du moins pour les deux premières, leur pertinence respective soit à remettre en cause, je veux dire par là que c'est sûrement grâce à l'écologie

que nous pourrions éviter d'autres pandémies et que c'est grâce au génie de nos chercheurs et de nos soignants que nous pourrions en venir à bout. Quant au néo-libéralisme il infiltre de façon plus ou moins évidente ces deux idéologies. Il est certain que quelque chose dans ces idéologies ne prend plus en charge dans le discours, les attentes du citoyen lambda.

On sait que le jeune Marx présentera dans un premier temps ce concept d'idéologie à partir de la métaphore de l'image renversée dans une chambre obscure, point de départ de la photographie. La première fonction de l'idéologie est donc, pour lui, de produire une image renversée de la réalité, elle a donc une fonction de distorsion-dissimulation de la réalité. Précisons d'emblée que de notre place de psychanalyste, la distinction entre les concepts de réel et de réalité est fondamentale. Le réel étant ce qui échappe à la symbolisation, la réalité, une construction du sujet dans sa division qui lui permet de faire avec ce réel qui lui échappe. Par là même, puisque nous ne pouvons rien dire du réel, nous sommes contraints à un discours du semblant, l'idéologie est donc productrice d'un discours qui ne peut être que du semblant. Et c'est ainsi que les hommes vivent, pourrait-on dire... C'est ainsi, bien sûr, mais cela ne suffit pas. Fernando Pessoa assurait :

« La littérature est la preuve que la vie ne suffit pas. »

Je le paraphraserais en soutenant que « les utopies sont la preuve que les idéologies ne suffisent pas ». Les idéologies peuvent fonder les politiques, imposer leurs propres semblants, mais elles ne peuvent combler le « vide à partir duquel se déploie la parole et qui porte la pensée<sup>1</sup> » comme le soutient Pierre Legendre qui nous rappelle :

« On ne verra jamais gouverner une société sans les chants et la musique, sans les chorégraphies et les rites, sans les grands monuments religieux ou poétiques de la Solitude humaine<sup>2</sup>. »

Plus loin, il rajoute :

« Mais il ne suffit pas de produire de la chair humaine pour qu'elle vive, il faut à l'homme une raison de vivre. \*\*\* La raison de vivre, l'homme l'apprend par les emblèmes, les images, les miroirs. Qui manie le miroir tient l'homme à sa merci. »

---

<sup>1</sup> Pierre Legendre (1996), *La fabrique de l'homme occidental*, Mille et une nuits Ed., 2003, p. 8.

<sup>2</sup> *Ibid* pp. 8 et 9.

Par là, nous nous rapprochons de cet abord premier qu'avait Marx de l'idéologie. Celle-ci peut être considérée comme le miroir inversé de notre réalité, le miroir de notre maladresse à saisir le réel. Elle a donc à voir à la fois avec le mensonge et avec la vérité. Avec l'amour, avec la haine mais aussi avec l'ignorance. Je crois que le rapport de toute idéologie avec l'ignorance est fondamental au sens premier de ce qualificatif, à savoir que, paradoxalement, c'est l'ignorance qui fonde l'idéologie et non pas le savoir ou la connaissance.

Précisons. De quelle ignorance s'agit-il ?

De manière très laconique, je dirais que cette ignorance concerne notre impossibilité à saisir le réel ou, pour le dire autrement, notre incapacité radicale et définitive à dire toute la vérité ou bien enfin notre détresse devant l'inexistence du rapport sexuel. Ces trois formulations qui ne sont que des façons différentes de dire les limites de notre compréhension du monde. J'avancerais qu'une posture idéologique renvoie toujours, à mon sens, à une *Weltanschauung*, à une vision, une conception du monde qui répond à l'angoisse que l'humanité a toujours éprouvée devant l'énigme de son origine et de sa fin.

Ni pour Freud, ni pour Lacan, notamment, la psychanalyse n'est une *Weltanschauung*, pour autant, quelle que soit l'idéologie prédominante dans un temps de l'histoire, celle-ci façonne et induit obligatoirement un certain type de discours.

C'est en étudiant la position du sujet de l'inconscient par rapport à l'idéologie dominante, que l'on peut concevoir comme un mal nécessaire, que nous pourrions en repérer la fécondité ou les outrances.

Comme avancé dans l'argument de cette journée, l'idéologie organise notre rapport à la parole, au discours. C'est en tant qu'agent du lien social que le discours est intéressé par l'idéologie.

Pour Lacan :

« En fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant<sup>3</sup>. »

L'idéologie a donc, si je puis m'exprimer ainsi, une lourde responsabilité dans la production d'un discours. Je ne vais pas revenir trop longuement sur les quatre discours

---

<sup>3</sup> Jacques Lacan, Le Séminaire livre XX (1972-1973), *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p.51.

proposés par Lacan mais simplement rappeler qu'il distingue le discours du Maître, de l'Universitaire, de l'Hystérique et du Psychanalyste. Pour cela il définit quatre paramètres qui sont le signifiant-maître ou trait unaire, S1 ; le savoir constitué S2 ; *a* le plus de jouir c'est-à-dire ce qui échappe toujours au savoir, c'est une figure du réel, et le sujet dans sa division  $\$$ . Il définit ensuite quatre places où pourront se substituer les paramètres les uns aux autres en leur faisant faire un quart de tour ce sont : l'agent du discours, l'autre du discours, la production du discours, et la vérité du discours. Le schéma suivant image cela :

*Discours du maître :*

<u>l'agent</u>	<u>l'autre</u>	<u>S1</u>	<u>S2</u>
la vérité	la production	$\$$	<i>a</i>

En fonction du paramètre mis en position d'agent du discours, on a un des quatre types de discours que je viens de citer. L'idéologie je la situe comme déterminant le discours du Maître. À savoir que l'agent producteur du discours c'est le signifiant qui porte l'idéologie. La vérité de ce discours se situant, elle, dans la division-même du sujet, dans la manière dont le langage a d'emblée laissé son empreinte sur le corps. Comment ne pas s'assujettir au signifiant maître pour maintenir intact notre questionnement sur la vérité ? Lacan nous propose une piste :

« L'analyste, en effet, de tous les ordres de discours qui se soutiennent actuellement, est celui qui, à mettre l'objet *a* à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir, interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité<sup>4</sup>. »

Lacan ne nous propose-t-il pas ici de partir du réel, ou de l'éclat que nous pouvons en percevoir, pour nous hisser vers les lumières ? « Qu'est-ce que le soleil si ce n'est un faiseur d'ombre » assure Kalil Gilbran, nous retrouvons, inéluctablement, la dimension énigmatique de l'humain dès que nous dévoilons une parcelle de vérité. Itinéraire interminable sur lequel le sujet de l'inconscient doit en permanence avancer en aveugle clairvoyant. L'idéologie je crois qu'elle est la prégnance dans une époque donnée d'une figure de l'autorité. Alexandre Kojève dont on sait que Lacan a suivi le séminaire dans les années trente, distingue quatre figures du discours de l'autorité : celle du père, celle du chef, celle du maître et celle du juge. Cette formulation me paraît intéressante ici, je crois en effet que ce que recouvre le discours du maître dans la formule lacanienne, c'est un discours qui fait autorité et qui pose cette autorité comme échappant à l'emprise du temps. Ces quatre figures du discours ont leur

---

<sup>4</sup> *Ibid*, p.88.

emprise sur le temps de par leur fonction symbolique. Le père, le chef, le maître, le juge sont des instances symboliques, des fictions aurait pu dire Valéry, c'est-à-dire des instances qui rendent présentes les choses absentes.

Rendre présentes les choses absentes, n'est-ce pas le fondement de toutes les croyances ? Ces fictions, ces instances symboliques sont à la fois les produits et les témoins de nos croyances. Je citais il y a un instant Pierre Legendre, qui rappelait qu'il fallait à l'homme une raison de vivre, cela impose, inéluctablement, que des croyances soutiennent et structurent le vivant humain. Les croyances, comme je l'ai avancé pour les idéologies, surgissent de l'ignorance.

Comment les idéologies peuvent-elles soutenir les croyances les plus intimes de chaque sujet ?

On peut croire en quelque chose ou bien croire en quelqu'un. Il y a des croyances qui nécessitent des preuves et des croyances qui se justifient d'une absence. C'est à mon sens une façon d'aborder le rôle du stade du miroir dans la formation du *Je* tel que Lacan l'a formulé en 1936. Je m'explique : la perception par l'*infans* d'une image globale, de son image réfléchie par le miroir le fait jubiler, je dirais qu'il y voit une preuve qui étaye chez lui une croyance dans une individualité. Croyance tout à fait imaginaire, principe d'un moi-idéal, qui ne peut lui suffire pour rentrer en humanité. L'*infans* se retourne alors vers l'Autre qui va nommer ce reflet, et lui permettre de s'identifier à ces paroles qui le nomment, paroles qui présentent l'absence radicale d'adéquation totale entre la chose vue et le mot entendu. C'est dans l'identification à cette absence effacée, à ce trait unaire qui a fait trace sur son corps, que l'*infans* va instituer une entame dans ce moi-idéal, et accepter, si tout se passe bien, de se reconnaître dans une absence soutenue par la parole de l'Autre. Cet idéal du moi symboliquement constitué va pouvoir protéger le monde imaginaire que soutient le moi-idéal. Se crée un nouage borroméen où ces instances du symbolique et de l'imaginaire se lient avec le réel. Cela implique que le réel, toujours déjà là, va être abordé à la fois sur le plan du symbolique articulé à la parole dans le champ du langage et dans la dimension imaginaire, narcissique, issue de l'assomption jubilatoire survenue face au miroir.

Nos croyances sont sans cesse des mises en tension dialectique du symbolique et de l'imaginaire face au trou du réel. Les idéologies qui caractérisent une époque donnée sont les réceptacles de ces croyances nécessaires, consubstantielles à la condition du parlêtre. J'avancerais que la direction prévalente que va prendre l'idéologie d'une société à un temps T, soit du côté du symbolique soit du côté de l'imaginaire, va modeler la capacité d'un sujet à rentrer dans la problématique de l'aliénation/séparation, problématique qui authentifie

une perte radicale. Très rapidement pour étayer cela, rappelons que pour Lacan, se pose chez chaque être parlant la nécessité d'un choix (le *vel* aliénant) entre le *je pense* et le *je suis*, choix aliénant car chaque assertion impose une perte radicale, d'où la formule avancée par Lacan :

« Je suis là où je ne pense pas, je pense là où je ne suis pas. »

Toute idéologie qui réfuse, dénie ou ne connaît pas la possibilité d'une perte fondatrice sera génératrice d'une idéalisation, d'une plongée dans une dimension imaginaire, dans un abîme de méconnaissance. C'est, je crois, de ce côté-là que nous retrouvons le scientisme, les dérives intégristes de toutes les religions, et, d'une façon plus générale, toutes les idéologies qui prônent une *Weltanschauung* non articulée à une énigme originelle. À rebours, une idéologie qui se fonde sur une acceptation de l'ignorance, sur un savoir à jamais inaccessible, est à même de permettre une hystérisation de son discours, de s'autoriser à questionner le discours du Maître, à remettre en cause l'autorité qu'il véhicule. J'articulerais cette ignorance fondatrice, ce savoir à jamais inaccessible, au concept freudien de refoulé originaire, cet *Unerkannt* qui caractérise l'ombilic du rêve, à jamais non reconnu. Dans son texte « Le refoulement<sup>5</sup> » Freud assure :

« Il peut même se faire, comme nous l'avons vu dans la genèse du fétiche, que le représentant pulsionnel originaire ait été divisé en deux morceaux, dont l'un a subi le refoulement, tandis que le reste, (...), a connu le destin de l'idéalisation. »

Cela voudrait dire qu'une part d'idéalisation peut se retrouver dans la constitution psychique de chaque parlêtre. Je dirais qu'un morceau de jouissance cherche toujours à échapper à la castration symbolique par la voie de l'idéalisation. Cela n'est pas sans rapport avec la perversion et le rapport au fétiche. En effet, ce double mécanisme de refoulement et d'idéalisation, peut être considéré comme un point de clivage qui maintient à la fois l'acceptation de la jouissance phallique et son déni dans l'idéalisation. Chaque vivant humain a à sa disposition un outil capital pour faire avec ce clivage, cet outil, c'est le fantasme. Le scénario du fantasme a, en effet, toujours un caractère pervers dans la mesure où il permet au sujet d'approcher le réel mais en maintenant le voile qui le recouvre.

---

<sup>5</sup> S. Freud (1915), « Le refoulement », dans *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1968, pp. 51-52.

Lacan se pose la question : « Pourquoi le voile est-il plus précieux à l'homme que la réalité ?<sup>6</sup> » peut-être répond-il à cette question avec son autre assertion : « Le réel ni la mort ne peut se regarder fixement », il faut un voile sur la réalité comme sur le réel pour pouvoir les approcher. Le fantasme sert à cela, il sert à maintenir un certain voile sur le réel de la castration, il permet de maintenir une dose d'imaginaire, un quantum d'illusion qui est nécessaire à soutenir le désir. Les idéologies pourront, chez un sujet donné, contribuer à maintenir vivace ce quantum d'illusion, elles pourront être à l'origine d'un discours faisant un lien social imprégné d'humanité et de tolérance, *si et seulement si*, ces illusions, qui relèvent de l'imaginaire, du moi-idéal, se maintiennent pour un sujet, articulées à un idéal du moi qui, lui, ressort du registre du symbolique. Les idéologies sont un mal nécessaire car elles nous voilent la réalité mais dans le même temps, elles permettent le maintien du fantasme individuel qui est le seul soutien du désir.

Lorsque Pierre Legendre nous parle de ces « grands monuments religieux ou poétiques de la Solitude humaine », ne nous renvoie-t-il pas à cette confrontation avec une primitive ignorance à laquelle nous sommes tous confrontés à la fois en tant que sujet et en tant que *socius* ? Le fantasme porte la solitude subjective, quant à la solitude du *socius*, ce sont les grandes créations de l'imagination humaine qui permettent de la supporter : les religions bien sûr, mais aussi toutes les créations mytho-poétiques qu'une société développe pour donner du sens à son existence.

La curieuse et cruelle crise que nous traversons doit nous interroger sur l'idéologie ou les idéologies qui soutiennent les discours qui la présentent. Le génie créatif des chercheurs nous permettra sans nul doute d'en atténuer les dégâts ; les propos abscons et péremptores de sommités scientifiques en ont sûrement majorés de façon exponentielle l'angoisse qu'elle est à même de générer. Je crois d'ailleurs que l'on assiste là à un abandon du discours du maître pour celui de l'universitaire ! Toutefois, force est de reconnaître que l'idéologie scientifique ou l'idéologie écologique se sont trouvées confrontées à leurs limites respectives et se sont trouvées prises dans l'idéologie néo-libérale. Impossible pour les épidémiologistes de prévoir la diffusion du virus et son évolutivité pathogène, aucune hypothèse précise pour les écologistes qui puisse soutenir son origine dans un organisme animal précis. La politique ultra-libérale dont profitent les grands consortiums pharmaceutiques a instillé le doute quant aux informations qu'ils diffusaient. Pourtant, ils sont très rares ceux qui, parmi les protagonistes invités à s'exprimer, ont tenu un discours qui était basé sur cette ignorance

---

<sup>6</sup> J. Lacan, Le Séminaire livre IV (1956-1957), *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », 1994, p. 158, Séance du 30 janvier 1957.

pourtant non coupable. Le discours du maître a faibli car c'était un discours dont la vérité n'était pas portée par un sujet divisé par le langage. Je dirais que c'était une idéalisation de leur fonction, de leur place, de leur autorité, certes réelles, dans leurs domaines respectifs, qui portait le message qu'ils nous transmettaient. C'est la dimension moïque, imaginaire, de ces personnalités qui a tenu les premiers rôles.

Un leader transitoire s'est présenté. Il a focalisé sur lui une somme considérable d'identifications : il était atypique dans sa présentation, rigoureux dans sa formulation, inattaquable sur ses compétences et il était l'objet d'une ségrégation manifeste de la part de bon nombre de ses collègues. Tous ces traits qui le singularisaient lui ont valu d'être l'objet d'un amour inconsidéré et fédérateur. Force est de reconnaître qu'il est certes un médecin véritable et un soignant de qualité mais que les habits qui lui ont été donnés à porter étaient, au sens propre, dé-mesurés. Cela ne dédouane d'ailleurs en rien ses adversaires qui n'avaient qu'un regret c'était de ne pas être à sa place !

Je clos cette digression conjoncturelle pour revenir plus directement à notre argument. Freud l'a noté, l'idéalisation est une voie accessoire empruntée par le représentant pulsionnel, cette idéalisation est porteuse de demandes multiples visant à retrouver une image globale et non entamée, ces demandes doivent être castrées « jusqu'au fond du bol » comme le soutient Lacan, au risque de ne plus laisser la place à la dimension symbolique de la parole et à ne plus tenir le réel pour impossible.

Si l'idéalisation trahit l'idéal, si l'idéologie peut souvent soutenir l'idéalisation, comment maintenir l'innocence d'un idéal ?

C'est là où nous retrouvons la fécondité de la notion de discours comme facteur du lien social. Il y a une différence capitale entre le discours du maître et celui de l'analyste. Je l'ai souligné plus haut, le discours du maître s'origine d'un signifiant, c'est-à-dire de ce qui est plein de sens, alors que le discours de l'analyste s'origine du réel, réel du sexe, réel de la mort, réel de Dieu. Pour Lacan « le transfert, c'est la mise en acte de la réalité de l'inconscient », c'est aussi la situation où l'analysant met son analyste en position de Sujet-Supposé-Savoir. L'analysant suppose à son analyste un savoir sur lui que lui-même ignore, le travail analytique le conduira à chercher à dévoiler ce savoir jusqu'à rencontrer un impossible. Pour autant, dans le cadre contenant du transfert, le sujet, dans sa néoténie incessante, va pouvoir se dépendre d'identifications imaginaires qui l'emprisonnaient dans une méconnaissance aliénante, il pourra créer de nouveaux signifiants qui lui feront accepter le passage obligé par le désêtre de l'aphanisis. C'est, me semble-t-il, comme cela, à savoir par la production d'un sujet de l'énonciation, qu'un trait prélevé chez l'Autre, élevé à la dignité



d'un idéal, pourra être pérennisé par la grâce de l'Éros éternel pour reprendre une formule freudienne.

L'inconscient, au sens freudien de ce concept, Lacan soutient quelque part qu'il n'y a pas de raison de penser qu'il existe ailleurs que dans le transfert. Pourtant, le transfert n'est pas un lieu, c'est une dynamique qui véhicule un inconscient qui ne connaît pas le temps et ne connaît que la dimension jouissante du corps du langage, du langage qui a apposé sa morsure sur le corps.

Pour reprendre les mots de Hugo cités en exergue, comment maintenir intacte la statue de l'idéal face à celle du réel sans qu'elle prenne la posture de l'idéalisation ou qu'elle se dissolve dans l'idéologie ?

Le discours de l'analyste me semble être à même de maintenir ce que je pourrais appeler la dimension utopique et uchronique de l'inconscient tel que Freud l'a découvert. L'inconscient est utopique parce qu'il n'est nulle part, il n'est nulle part mais tout simplement parce qu'il est partout où il se cache. Dans les rêves, les lapsus, les actes manqués, les symptômes individuels et sociétaux, dans les mots qui trahissent sa présence, tel Descartes et son *larvatus prodeo*, l'inconscient avance masqué. Douleureuse ironie de notre actualité qui nous somme, elle aussi, d'avancer masqués. Ce port du masque nous est nécessaire afin d'éviter d'être contaminés ou de contaminer notre semblable, l'inconscient et sa nature utopique, est nécessaire au sens premier de ce qualificatif, car il ne cesse pas de sculpter nos idéaux et qu'il ne cesse pas de travailler et de nous travailler !